

FORT SUMTER 1861-1865

Serge Noirsain



Gravure anonyme publiée en 1863. (National Park Service)

Le texte ci-après ne résulte pas d'un travail strictement personnel. Le cas échéant, il aurait été accompagné des notes habituelles. Il s'agit de la synthèse des textes rédigés par Frank Barnes, historien du *Fort Sumter National Monument* ; Arthur M. Wilcox, *The Civil War at Charleston*, 1966 ; Jack Leland, *Famous Houses of Charleston*, 1970 et Albert Castel, *Fort Sumter*, 1976.

1. La construction

Quiconque visite Fort Sumter aujourd'hui admettra difficilement qu'en 1860, les autorités américaines considéraient ce poste comme le plus redoutable maillon de leur chaîne de défenses côtières. Mis en pièces par la guerre civile, ses murs n'ont été restaurés qu'à mi-hauteur de leur dimension originelle. L'image qu'il donne de lui maintenant n'a rien de commun avec la majestueuse emprise qu'il exerçait sur la baie.

Après la guerre de 1812, les Américains prennent conscience de l'insuffisance du nombre de leurs redoutes côtières et de leurs faiblesses. Répondant à la demande du président Madison, le Congrès désigne une commission d'ingénieurs et lui fixe la tâche de concevoir des défenses plus adaptées à la guerre moderne. C'est sur l'officieuse tutelle du général Simon Bernard - un vétéran de la Grande Armée - que cette commission entreprend le levé de la côte américaine orientale, de 1817 à 1821. Ce collègue d'experts dépose son premier rapport en 1821. Divers aménagements en reportent l'exécution jusqu'en 1826. Sur base de celui-ci, le gouvernement américain décide d'ériger, au cœur de la baie de Charleston, un poste capable de rivaliser en puissance et en modernisme avec les meilleurs de ses contemporains. Le choix de ce site s'avère d'autant plus judicieux que ses canons et ceux de Fort Moultrie pourront prendre, dans le feu croisé de leurs tirs, toute attaque navale extérieure ou intérieure.

Le service du Génie dresse les plans de Fort Sumter en 1827 et le Congrès les approuve l'année suivante. Les travaux ne débutent que durant l'hiver 1828, sous la supervision du lieutenant du génie Henry Brewerton. Ils progressent lentement car, en 1834, le fort ne ressemble qu'à un vaste pentagone qui n'émerge que de un ou deux mètres au-dessus du niveau de la mer à marée basse. Un de ses flancs reste béant pour faciliter l'accès des barges et des bateaux qui déchargent les matériaux de construction. Sur ces entrefaites, le poste avait été baptisé Fort Sumter en l'honneur de Thomas Sumter, un général de la milice de Caroline du Sud durant la première guerre d'indépendance. En 1834, une contestation d'ordre cadastral en suspend provisoirement les travaux. Quelques mois plus tôt, un certain William Laval de Charleston avait acquis à l'Etat de Caroline du Sud, 348 hectares (870 acres) de terre ferme dans le port de Charleston. Quoique l'acte de vente n'ait pas précisé la situation de ce bien, Laval revendique la propriété du sol sur lequel s'élève Fort Sumter. Dans le même temps, la Chambre des représentants de Caroline du Sud s'interroge sur le risque que pouvait faire courir à son commerce maritime, l'érection d'une forteresse sur une île créée de toutes pièces au cœur de leur baie. Consulté sur cette affaire, le comité fédéral reconnaît qu'il se trouve dans l'incapacité de déterminer qui avait autorisé le gouvernement fédéral à entamer l'érection de ce bâtiment. Si le procureur général de Caroline du Sud rejette le recours de Laval en 1837, le problème du fort n'en est pas pour autant résolu.

Le département de la Guerre attend jusqu'en novembre 1841 pour obtenir les titres de propriété sur les 50 hectares que couvrent le fort et son îlot. Le capitaine A.H. Bowman en avait néanmoins repris la construction dès janvier. Il apporte quelques sages modifications au plan originel, notamment dans la conception de ses fondations. Au lieu d'un grillage continu de troncs d'arbres, il recourt à des couches successives de blocs de granit. Même traités comme du bois réservé à la construction navale, les troncs auraient tôt ou tard été rongés par les vers. Cette tâche se révèle ardue pour deux raisons. D'abord parce que le granit ne pouvait être déposé que lorsque la mer était étale. Or, à certaines périodes de l'année, son niveau interdisait en permanence la poursuite des travaux sur l'îlot. Ensuite, parce que l'excessive chaleur locale engendrait souvent des épidémies de fièvre jaune qui chassaient ou terrassaient la main-d'œuvre.

L'ampleur de l'entreprise nécessitait des matériaux introuvables sur place ou en quantité insuffisante. Rien que les fondations du poste exigèrent 10 000 tonnes de granit et plus de 60 000 tonnes de roches diverses. En outre, les briqueteries locales n'étaient pas capables de fournir les matériaux requis. Quelques millions de briques et de litres de ciment furent acheminés sur place par la mer ou les voies intérieures. En dépit de ces difficultés, Fort Sumter émergeait tout doucement et, en 1860, offrait déjà une redoutable apparence. Ses murs en briques, de 1,25 m d'épaisseur, se dressaient à plus de 15 m de hauteur et, au cœur du fort, s'étalait un large terrain de parade de 40 ares.

La longue période de paix qui précède la guerre civile n'incite guère le département de la Guerre à hâter les travaux car, en 1860, il est encore inachevé. Sur les 135 canons qui devaient garnir ses embrasures et ses parapets, seulement quinze 32 pounders avaient été montées, les quartiers des hommes et des officiers étaient inachevés et ne logeaient que les ouvriers qui travaillaient sur place. Des baraques provisoires servant de dépôts pour l'outillage et les matériaux de construction encombraient en permanence le terrain de parade. Des montagnes de sable et de graviers, 66 canons et leurs affûts ainsi que des caisses contenant 5 600 boulets et obus y traînaient également.

En décembre 1860, les crédits initialement accordés à l'érection de cette place forte sont épuisés. C'est donc au nouveau gouvernement qu'il appartient d'en faire voter de nouveaux. Loin du rôle de garant de la sécurité des citoyens américains, Fort Sumter allait être appelé à en jouer un autre : celui de détonateur du plus grand conflit fratricide de l'histoire américaine.

2. La pomme de discorde

Après des décennies de compromis à propos de l'extension de l'esclavage sur le sol américain, la fracture définitive entre le Nord et le Sud explose le 20 décembre 1860. Les députés de Caroline du Sud proclament la sécession de leur Etat et refusent de reconnaître la validité de l'élection de Lincoln et, en moins de six semaines, le Mississippi, la Floride, l'Alabama, la Géorgie et la Louisiane suivent l'exemple de la Caroline du Sud et leurs députés se réunissent à Montgomery pour former la Confédération sudiste, élire son président et constituer son gouvernement. Lorsque le Texas rallie les séparatistes, le 2 mars 1861, les milices sudistes ont saisi presque tous les forts, toutes les bases navales et tous les édifices publics appartenant aux autorités fédérales. Les forts Pickens en Floride, Sumter et Moultrie en Caroline du Sud sont les seules places que les rebelles n'ont pas encore investies.

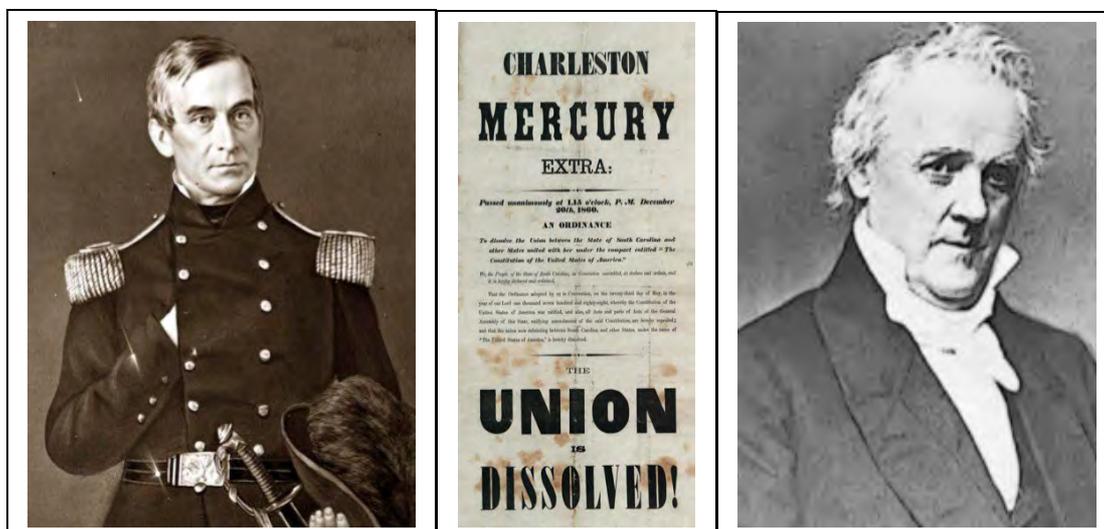
Au moment où la manchette du *Mercury* titre la sécession de la Caroline du Sud, le major Robert Anderson occupe encore Fort Moultrie, sur Sullivan's Island avec deux compagnies du 1^{er} régiment d'artillerie (80 hommes). Cet événement ne le surprend nullement. Le 23 novembre déjà, il avait écrit au secrétaire à la Guerre John B. Floyd (cabinet de James Buchanan, le président sortant) : « *La détermination des Sud-Caroliniens à vouloir s'emparer de Fort Moultrie mènera à la guerre.* » Anderson envisage alors de transférer ses hommes à Fort Sumter car la milice locale provoquera plus difficilement un casus belli au centre de la baie. Le 11 décembre 1860, soit neuf jours après la sécession de la Caroline du Sud, le secrétaire à la Guerre Floyd invite fermement Anderson à éviter toute provocation. Dans une lettre privée, il s'ehardit même à lui conseiller amicalement de céder la place aux insurgés si ceux-ci le lui demandaient, afin d'éviter une effusion de sang pour la défense d'un simple point d'honneur.

Si cet homme politique se livre aussi ouvertement à Anderson, c'est qu'il ne l'a pas assigné par hasard en cet endroit. Originaire du Kentucky, Anderson avait possédé des esclaves et son épouse provenait d'une éminente famille géorgienne. Bref son profil épousait celui du parfait *Southern gentleman officer*. Le démocrate sudiste convaincu qu'était Floyd (il passera à la Confédération dès la prestation de serment de Lincoln) comptait donc trouver en Anderson un partenaire compréhensif et favorable à la jeune Confédération. En matière de gestion de ressources humaines, Floyd commit une lourde erreur. Sans pour autant renier ses racines sudistes, Anderson n'obéissait qu'aux concepts *service-honneur-patrie*.

Au sortir d'une élection présidentielle, la Constitution américaine réduisait l'autorité du président sortant à la gestion des affaires courantes. James Buchanan tente donc à tout prix de maintenir le statu quo entre les opposants, au moins jusqu'à l'intronisation de Lincoln. En revanche, cette période transitoire n'influençait jamais les militaires dans l'application de leurs règlements et de leurs instructions. Anderson se conforme donc naturellement aux instructions que son département lui avait formulées le 11 décembre 1860 : « *Il convient de rester en possession des forts de ce port (...) si vous êtes attaqués, défendez-vous jusqu'à la dernière extrémité. Le petit nombre de votre force vous obligera sans doute à n'occuper qu'un des forts. Cependant, toute attaque ou toute tentative de s'emparer de l'un d'eux sera considérée comme un acte d'hostilité. Dans ce cas, regroupez vos forces dans le fort qui vous semblera le plus adapté à augmenter vos capacités défensives. Vous êtes également autorisé à prendre lesdites mesures si vous avez connaissance d'un projet visant un acte hostile.* »

Jugeant que l'agressivité latente qui s'exerce à l'encontre de ses hommes, à Fort Moultrie, constituait une menace sérieuse de la part des sécessionnistes, Anderson décide d'évacuer les lieux. Durant la nuit du 26 au 27 décembre, quelques schooners transfèrent discrètement ses hommes et la majeure partie de leur matériel à Fort Sumter.

A l'aube du lendemain, les quelques soldats laissés en arrière-garde enclouent les canons et incendient leurs affûts avant de rejoindre les leurs à Fort Sumter. La colère, le dépit et la frustration s'emparent de la milice sudiste lorsque la fumée noire qui se dégage de Fort Moultrie confirme les allégations d'un patrouilleur maritime. Piqué au vif, le gouverneur de Caroline du Sud, Francis Pickens, ordonne à sa milice de s'emparer le jour même de Fort Moultrie et de Castle Pinckney.



Major Robert Anderson - Manchette du *Mercury* - Gouverneur Francis Pickens. (National Archives)

La prise de Castle Pinckney par la milice de Caroline du Sud constitue le premier acte de guerre sudiste vis-à-vis du gouvernement fédéral quoique ce fort ne jouât qu'un rôle mineur au cours du conflit. Tel qu'il se présentait en 1860, avec ses murs en maçonnerie, il avait été rebâti, de 1809 à 1811, sur les ruines du précédent. Le terrible ouragan de 1804 avait complètement détruit les premiers bâtiments érigés en 1798. Ses fondations consistaient en un amalgame de terre et de troncs d'arbres empilés sur un haut fond de la baie.

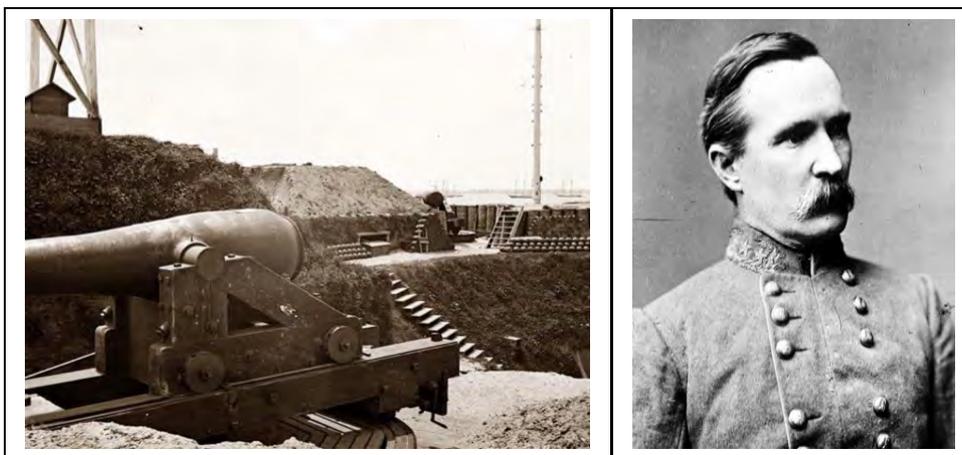
En décembre 1860, le lieutenant R.K. Mead l'occupait avec quatre mécaniciens de l'armée, 30 ouvriers et un sergent d'ordonnance qui y vivait avec sa famille. Son armement comprenait quatre 42 pounders, quatorze 24 pounders, quatre howitzers côtiers de 8 pouces, un mortier de 10 pouces, un mortier de 8 pouces et quatre pièces d'artillerie légère. Tandis que les ouvriers vaquaient à la remise en état des lieux, le sergent et ses mécaniciens se limitaient à assurer la maintenance des pièces. En représailles du mouvement du major Anderson sur Sumter, le gouverneur Pickens ordonne au colonel James J. Pettigrew d'investir Castle Pinckney. Ce dernier rassemble 150 hommes prélevés dans trois compagnies de la milice locale : la *Washington Light Infantry*, les *Meagher Guards* et la *Carolina Light Infantry*.

Vers 16 heures, le steamer *Nina* débarque le contingent sur le wharf du fort en question. En tenue d'hiver avec tout leur fourniment, les miliciens se ruent vers la porte d'entrée, mais la trouvent fermée. Subodorant une telle manœuvre, le lieutenant Mead avait engagé ses ouvriers et ses mécaniciens à se tenir dans leurs quartiers. Le colonel Pettigrew crie à ses hommes de dresser, contre les remparts, les échelles qu'ils avaient emportées avec eux, et y grimpe le premier. Il se retrouve alors en face du lieutenant Mead qui, calmement et les bras croisés, contemplant leur démonstration avec un sourire de commisération. Pettigrew lui déclare alors qu'il prend possession des lieux au nom du gouverneur Pickens dont il se dispose à lire les ordres. Mead l'interrompt sur-le-champ en rétorquant qu'il n'avait rien à "f..." et que le gouverneur Pickens n'avait aucune autorité pour lui imposer quoi que ce soit. Il ajoute toutefois que sa résistance se limitera à une simple protestation de principe. Après quelques parolotes, la milice ramène

les ouvriers au port et autorise Mead et ses hommes à gagner Fort Sumter.

Fin 1861, les forces confédérées transfèrent la plupart des canons de Castle Pinckney sur leurs fortifications côtières. Ils se serviront plus tard du poste pour y détenir leurs premiers prisonniers après la bataille de First Bull Run (21 juillet 1861). Le fort n'intervint pratiquement pas dans les affrontements qui opposèrent Fort Sumter à la flotte fédérale, de 1863 à la fin de la guerre.

Dans sa hâte à quitter Fort Moultrie, le major Anderson n'eut ni les moyens ni le temps de vider le poste du contenu de ses magasins. En plus d'une vaste quantité de munitions et de fournitures d'ordonnance, les Rebelles récupèrent 56 canons comprenant seize 24 pounders, dix-neuf 32 pounders, dix Columbiads de 8 pouces, un mortier côtier de 10 pouces, quatre 6 pounders, deux 12 pounders et quatre 24 pounders howitzers. Comme les artilleurs fédéraux avaient utilisé des clous en métal trop mou pour enclouer leurs pièces, la milice sudiste les remit en service à temps pour participer au bombardement de Fort Sumter.



Castle Pinckney - James J. Pettigrew en tenue de général confédéré. (National Archives)

Accusant Anderson d'avoir commis un « *outrageux acte de trahison* » assimilable à une agression, le gouverneur Pickens envoie le colonel James J. Pettigrew à Fort Sumter. En même temps, il expédie deux délégués à Washington pour exiger l'évacuation immédiate de la place. Le président Buchanan cherche à atermoyer. Il admet que l'initiative d'Anderson contrarie sa politique mais laisse entendre que la décision d'abandonner Sumter incombe à son successeur. Quand Pettigrew et Anderson se rencontrent, le premier le prend de très haut et interpelle son interlocuteur avec véhémence pour avoir contrevenu aux accords tacites passés avec Buchanan. Anderson rétorque sèchement qu'il ignore tout de ces transactions obscures et revendique le droit d'agir selon ses instructions. Pettigrew affirma par la suite, mais faut-il le croire, qu'Anderson aurait ajouté : « *Dans cette controverse entre le Nord et le Sud, mes sympathies vont à ce dernier.* »

- « *Très bien, Sir* », formule Pettigrew en esquissant une courte révérence, « *Néanmoins le gouverneur de cet Etat me prie de vous inviter, courtoisement mais fermement, à regagner Fort Moultrie.* »

- « *Je ne puis et m'y refuse* » répond dignement Anderson.

Pettigrew pivote sur ses talons et quitte le fort sans un mot.

Le Nord exulte lorsque les manchettes de la presse unioniste relatent l'incident. Le jour de la nouvelle année 1861, la population scande le nom d'Anderson dans les rues et inscrit son nom sur des banderoles patriotiques. Pendant ce temps, ce dernier, ses 85 hommes et les ouvriers qui se trouvaient sur place attendent la suite des événements sans trop s'inquiéter. Sumter contenait en effet pour trois ou quatre mois de vivres. En janvier, le président Buchanan se laisse enfin convaincre d'envoyer une expédition de

secours. La corvette à vapeur *USS Brooklyn* devait effectuer cette mission, mais le gouvernement jugea préférable de la remplacer par un bâtiment moins belliqueux, le vapeur *Star of the West*. Il ne soulèverait pas de suspicion et empreindrait l'expédition de plus de pacifisme. Deux cents fantassins, un stock de petites armes, des munitions et de l'approvisionnement pour plusieurs mois embarquent à son bord. En entrant dans la baie de Charleston, la troupe devait se terrer dans les cales. La corvette *Brooklyn* se tiendrait en retrait mais à portée, dans l'éventualité où les batteries côtières prendraient le *Star of the West* sous leur feu.

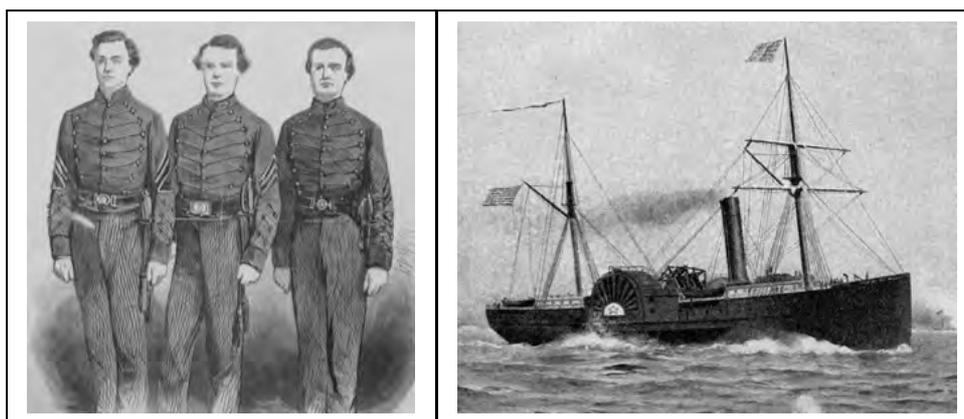
Une pareille opération pouvait difficilement passer inaperçue. Les Charlestoniens l'apprennent et se préparent à la recevoir. Le 9 janvier 1861, le *Star of the West* se présente devant la barre de Charleston. Son commandant constate avec anxiété que la côte est désespérément obscure. Les autorités confédérées avaient en effet ordonné le black-out le plus complet en prévision de son arrivée. Sans pilote et sans aucun repère lumineux, le bâtiment affourche en attendant de pouvoir déceler un passage sûr. Tard dans la nuit, une lumière surgit enfin et le bâtiment franchit résolument la barre sans réaliser qu'il dépasse le garde-côte *General Clinch* qui déclenche immédiatement l'alarme avec des fusées. En pénétrant dans le chenal avec son steamer, au lever du jour, le capitaine McGown distingue un drapeau qui lui est inconnu et qui flotte sur la rive. Sur son champ écarlate se détache un énorme palmier blanc. Une détonation sèche retentit aussitôt, suivie de peu par le « splash » d'un projectile qui brise la surface des eaux à proximité du bâtiment.

Depuis 5 h 50 du matin, le guet de Fort Sumter cherchait à identifier cet étrange bateau qui se faufilait dans la baie. Le commandant en second du fort, le capitaine Abner Doubleday, scrutait le bâtiment depuis un long moment avec ses jumelles. Il reconnaît les couleurs de l'Union presque au moment où une pièce adverse ouvre le feu. Il dévale les escaliers des longs couloirs qui mènent au terrain de parade, le traverse au galop et réveille en sursaut le major Anderson. Ce dernier a du mal à convenir que Washington a pu préparer cette expédition sans le prévenir, mais il ordonne de faire battre le *long roll* pour mettre la garnison sur pied de guerre. Quand la superstructure du *Star of the West* lui apparaît plus en détail, Anderson hésite encore. Il lui semble inconcevable que son gouvernement ait eu recours à un simple steamer désarmé pour accomplir une mission aussi périlleuse. Néanmoins, il fait braquer ses pièces sur la batterie côtière ennemie mais retient son feu. Tandis que près de lui, ses officiers s'énervent en arpentant les remparts, il contemple la baie en silence. Faut-il tirer ou observer le silence ? Faut-il provoquer le conflit ou le laisser provoquer par les autres ? Washington lui en avait expédié l'ordre, mais celui-ci ne lui parvint pas à temps. Pressé par ses officiers, Anderson consent à se manifester au *Star of the West* en faisant successivement hisser et affaler les couleurs du fort. Hélas, celles-ci ne bougent pas d'un pouce parce que les drisses du mât sont emmêlées. C'est alors que Fort Moultrie s'associe au tir de Morris Island. Pris sous un feu croisé, le *Star of the West* vire loft pour loft et regagne le large.

Le coup de semonce tiré sur le steamer provenait de Morris Island. Quarante cadets de l'académie de Citadel (Charleston) servaient cette batterie qui, par la suite, prit le nom de *Star of the West Battery*. Leur position ne consistait qu'en un simple talus garni de sacs de sable. Une seule bordée d'un navire de guerre ordinaire l'aurait anéantie sur-le-champ. Les cadets ne parviennent pas à identifier le steamer qui s'approche, mais ils ne s'en émeuvent guère. Le major P.F. Stevens commandait la batterie, ses ordres sont formels : tirer à vue sur n'importe quel bâtiment qui tenterait de franchir la barre. A 7 h 15, il aurait ordonné à un certain G.H. Haynesworth de tirer le premier coup de canon de la guerre. En revanche, le président Buchanan ne chercha plus à ravitailler Fort Sumter car il ne tenait pas à être celui qui déclencherait la guerre.

Le 10 janvier, faisant fonction de secrétaire à la Guerre après la démission de Floyd,

le juge Holt écrit au major Anderson de se tenir strictement sur la défensive. Le lendemain, lorsque cet officier rejette la demande d'évacuation du gouverneur Pickens, ce dernier invite son procureur général, le juge Isaac W. Haine, à monter à Washington pour y négocier le retrait des troupes fédérales ou de proposer le rachat de la forteresse. Indirectement, cette proposition démontre que Pickens reconnaissait qu'il attaquait un sol sur lequel il n'avait ni droit ni autorité. Le président Buchanan ne souscrit à aucune des propositions. Comme les passions s'aiguisaient, Anderson se prépare à l'inéluctable. En priorité, il fait monter 38 canons supplémentaires sur les parapets et dans les casemates qui faisaient face au port. Ses hommes dressent également quelques lourds Columbiads sur le terrain de parade pour qu'ils puissent servir de mortiers.



Cadets de l'académie de Citadel - Steamer *Star of the West*. (Leslie's Illustrated News, 1861)



Rodman-Columbiad 10 inches à l'intérieur de Fort Sumter. (Photo G. Hawkins)©

Le 12 avril 1861, l'armement de Sumter comptait 60 pièces opérationnelles. Tandis que les artilleurs s'affairent auprès de celles-ci, les ouvriers bâtissent hâtivement quelques abris à l'épreuve des bombes. L'effervescence gagne aussi Charleston. Des compagnies de la milice paraded dans les rues pour exhiber leurs uniformes ou s'exercent au drill sous les vociférations de vétérans et de transfuges de l'armée fédérale. Dans le même temps, des cohortes d'esclaves traînent des canons, creusent des tranchées, élèvent des redoutes sur le port, sur la frange côtière et sur Sullivan's, James et Morris Islands. Quoique les deux parties œuvrent fiévreusement en prévision de l'affrontement, le gouverneur Pickens permet tout de même au major Anderson de se pourvoir en fruits et en légumes frais dans les grandes halles couvertes de la ville.

Jusqu'à présent, Sumter n'était qu'un enjeu politique entre Washington et la Caroline du Sud. L'affaire tourne carrément à l'aigre quand le gouverneur Pickens cède la main à l'armée confédérée. Le 1^{er} mars 1861, le général P.G.T. Beauregard prend le contrôle des opérations au nom du gouvernement esclavagiste. C'est en effet ainsi que le définit officiellement Alexis Stephens, le vice-président de la Confédération. Trois jours plus tard, à Washington, Lincoln prononçait son discours d'investiture. Quoique son discours inaugural manifeste une évidente volonté de conciliation, il ne tergiverse pas sur l'essentiel : *« Le pouvoir qui m'a été confié sera utilisé pour tenir, occuper et administrer les biens de ce gouvernement (...) Cette politique n'engendrera ni violence ni effusion de sang sauf si celles-ci sont imposées à l'autorité nationale. L'éventualité d'une guerre civile repose entre vos mains et non dans les miennes, chers citoyens mécontents. Le gouvernement ne désire pas vous assaillir. Il n'y aura pas de guerre si vous ne vous comportez pas en agresseurs. Si vous n'êtes pas liés par le serment de détruire le gouvernement, en revanche, moi j'ai le devoir solennel de le préserver, de le protéger et de le défendre. »*

Ainsi, tandis que le Sud bouillait d'impatience d'en découdre avec ceux qui avaient eu l'impudence de le battre aux élections, Lincoln cherchait encore à temporiser. Il n'a donc ni le temps ni l'envie de savourer les fastes de son inauguration. Le jour même il doit statuer sur le sort de Sumter. Ce matin-là, le secrétaire à la Guerre sortant, le juge Holt, avait reçu du major Anderson, une dépêche mentionnant que sa réserve de vivres ne lui permettrait plus de tenir que quelques semaines. Dans ce même courrier, Anderson estime à 20 000 hommes la force requise pour le secourir. Il s'en explique en passant en revue les immenses fortifications que les Confédérés avaient déjà érigées sur le littoral. Il n'ignore pourtant pas qu'un tel déploiement de troupes s'avère irréalisable dans l'immédiat. L'armée fédérale tout entière ne compte pas plus de 16 000 hommes dispersés sur l'ensemble du territoire et principalement dans l'Ouest et le Sud-Ouest.

Acculé à trancher le nœud gordien, Lincoln consulte brièvement Winfield Scott, le très âgé lieutenant général de son armée. Il tranche sans hésitation : *« Je ne vois d'autre solution que la reddition dans quelques semaines. »* Il s'en explique le lendemain. Le ravitaillement et le renforcement de Sumter exigeraient tant de troupes et de navires de guerre et de transport qu'il faudrait six à huit mois pour monter une telle expédition. Le sort de Sumter serait donc de toute façon fixé avant cette échéance. Le scepticisme du vieux général ne convainc pas Lincoln. En outre, il se sent dans l'obligation d'agir tout de suite et dans la ligne de son discours d'inauguration. Dans un premier temps, il décide d'effectuer une opération en force pour conforter la mainmise de l'Union sur Fort Pickens à Pensacola (Floride). Au large de ce poste, la corvette à vapeur *USS Brooklyn* attendait des ordres de Washington pour débarquer un contingent d'infanterie. Sur instruction de Lincoln, le général Scott ordonne de renforcer la garnison de Fort Pickens et de s'y tenir à n'importe quel prix.

C'est dans le cadre de ce contentieux que, pour la première fois, se dessine la tentative du secrétaire d'Etat William H. Seward de subjuguer son provincial président en dirigeant la nation à travers lui. Les Républicains lui avaient préféré Lincoln comme candidat à la présidence. Faute de devenir le calife, Seward s'imagina qu'il deviendrait celui qui le manipulerait. Les contacts que Seward entretient avec quelques politiciens sudistes, à l'insu du président, le persuadent que seul l'abandon de Sumter préviendrait un choc armé avec les sécessionnistes. Il leur laissa donc croire qu'il était habilité à négocier dans ce sens.

A posteriori, il serait aisé de condamner les manœuvres opaques de Seward car seule une sereine appréciation du contexte immédiat nous autoriserait à mesurer ce qui le motivait réellement. En mars 1861, Lincoln n'était encore que la figure emblématique du jeune Parti radical qui revendiquait un idéal abolitionniste. Son charisme reposait surtout sur sa simplicité dans ses rapports avec les gens. Le grand homme d'Etat que

nous reconnaissons aujourd'hui avait encore à prouver, dans les affaires intérieures et extérieures, des compétences que Seward n'avait plus à démontrer. En outre, la Confédération ne regroupait qu'une poignée d'Etats agricoles auxquels l'Arkansas, la Caroline du Nord, le Tennessee et la Virginie n'avaient pas encore adhéré. Seward pouvait donc compter sur l'apaisement de la fièvre sécessionniste. Ensuite, la réconciliation avec les dissidents emprunterait les chemins de traverse habituels de la politique. L'ex-sénateur de Californie, William Gwin, un sécessionniste avéré, servait d'intermédiaire entre Seward et les observateurs sudistes à Washington. Seward lui fit passer un message secret visant à leur conseiller de ne pas prendre trop à la lettre les déclarations présidentielles concernant les biens appartenant au gouvernement fédéral. Il s'aventura même à affirmer que seules « *des confusions et des difficultés dues à la mise en place de la nouvelle administration* » retardaient l'évacuation de Sumter.

Durant ces *journées des dupes*, Lincoln ignore tout des manœuvres de Seward qui, du reste, ne savait pas que son président avait reçu en privé son ministre des Postes, Montgomery Blair et un certain capitaine Gustavus V. Fox. Ayant servi longtemps dans l'U.S. Navy, cet officier propose à Lincoln un plan plus réaliste que celui d'Anderson pour délivrer Fort Sumter. Le 14 mars, Lincoln développe son projet devant les membres de son cabinet et leur demande de répondre à la question suivante : « *Considérant d'une part la faisabilité du renforcement de Sumter et, d'autre part, la situation actuelle, serait-ce opportun d'entreprendre cette expédition ?* » Le soir même, Seward n'hésite pas à faire savoir aux délégués confédérés que la garnison de Sumter s'en irait dans les trois jours. Trois jours plus tard, le cabinet fédéral, à l'exception de Blair et de Chase, votent pour le retrait du major Anderson. Pas du tout démonté par la frilosité politique de ses interlocuteurs, Lincoln persiste dans son optique.

Tandis que Seward fulmine, Lincoln confie à trois émissaires la mission de recueillir un maximum d'informations sur l'ambiance qui régnait à Charleston. Le premier de ceux-ci est le capitaine Gustavus Fox. Sitôt arrivé à Charleston, il demande à être reçu par le gouverneur Pickens auprès de qui il sollicite l'autorisation de s'entretenir avec le major Anderson. Fox explique que sa démarche ne vise pas à lui transmettre des instructions, mais à s'enquérir de l'état réel de sa situation afin de concevoir une issue acceptable par les parties en présence. Pickens accepte et un steamer dépose Fox à Fort Sumter. Anderson ne lui cache pas son pessimisme. Il explique que le ravitaillement de la place est devenu impossible à moins de neutraliser les batteries sécessionnistes sur Morris Island en y débarquant un fort contingent de troupes.

Cette opération, remarque-t-il, nécessiterait le support d'une flotte puissante et un soutien logistique que le gouvernement fédéral n'est pas en mesure de mettre sur pied avant le 15 avril. Or, à cette date précise, la garnison de Sumter aura épuisé ses vivres. Anderson concède cependant qu'en réduisant les rations de ses hommes, il pourrait tenir un plus longtemps que prévu. Le second émissaire de Lincoln, Stephen A. Hurlbut, était un politicien républicain qu'il connaissait depuis des années. Sa tâche consistait uniquement à tâter le cénacle des affairistes sud-caroliniens pour savoir si l'Union y comptait encore des partisans. L'amitié qui liait Lincoln à Ward Lamon remontait à bien des années, lui aussi devait discerner jusqu'où oserait s'avancer le gouverneur de Caroline du Sud.

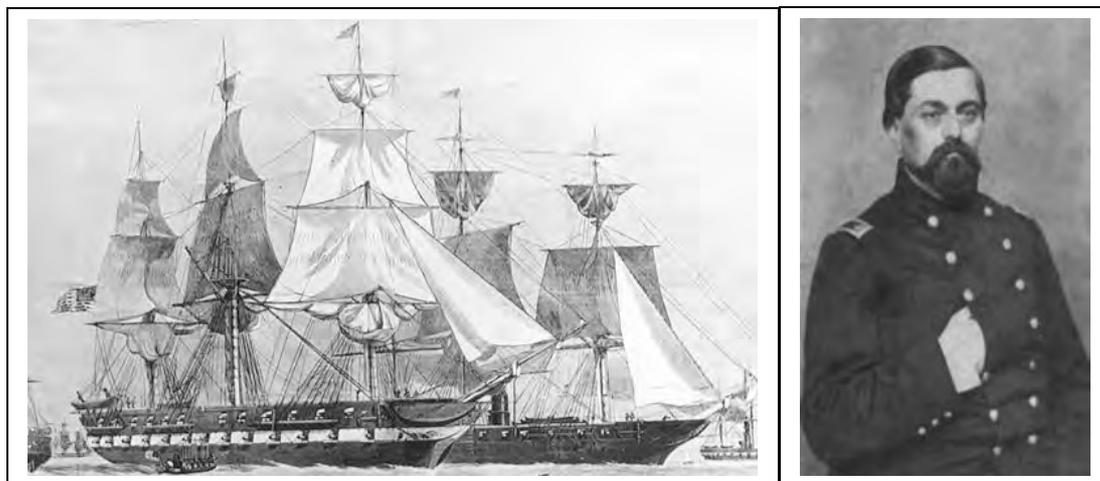
Les trois hommes retournèrent séparément à Washington. Leurs rapports respectifs confortaient l'inéluctabilité du conflit. Fox confirma la précarité de la garnison de Sumter, mais émit tout de même l'hypothèse que de petites embarcations pourraient peut-être gagner nuitamment le fort sans dommage. Hurlbut résuma le fruit de ses entretiens avec James L. Petigru, la seule personnalité locale qui revendiquait un certain attachement à l'Union. Le milieu politique et celui des affaires formaient désormais un bloc homogène que le ravitaillement de Sumter durcirait davantage. Quant à Lamon, son entrevue avec le gouverneur Pickens le convainquit que « *rien n'empêchera la*

guerre sauf la reconnaissance de la sécession par le Président et son engagement de ne pas tenter de garder la mainmise sur les forts fédéraux situés dans le Sud. »

Dans le camp sécessionniste, Jefferson Davis entamait d'opaques négociations. Trois de ses diplomates harcèlent Seward pour savoir quand Sumter se rendra et feignent de le croire lorsqu'il leur confirme l'imminence de l'ordre. Davis a autorisé les trois hommes à faire accroire que la Caroline du Sud rentrera dans le giron de l'Union dès que celle-ci aura démontré son pacifisme en retirant ses troupes de Charleston. En réalité, le président rebelle ne cherche qu'à gagner du temps pour permettre à sa milice de s'armer et de s'organiser. La décision que doit prendre Lincoln le tient éveillé toute la nuit du 28 mars. Des deux facettes de l'alternative qui s'imposait à lui, aucune ne débouchait sur une hypothèse favorable. Le renforcement de Sumter signifierait la guerre. Quant à son abandon, il discréditerait tout à fait son gouvernement et démoraliserait le patriotisme du Nord en concédant indirectement aux rebelles une puissance qu'ils n'avaient pas encore. Dans l'après-midi du lendemain, le cabinet fédéral entend Lincoln lui annoncer sa décision de secourir Sumter quoi qu'il en coûte. Il leur précise qu'il prévientra toutefois le gouverneur Pickens de l'arrivée de cette expédition : *« Si elle ne rencontre aucune opposition, elle se limitera à ravitailler la garnison. Dans le cas contraire, des troupes débarqueront sous la protection des canons de la flottille. »* Sans atermoyer davantage, Lincoln enjoint personnellement le capitaine Fox de gagner New York pour y superviser l'embarquement de 300 hommes et de leur matériel.

Seward ne se tient pas pour battu. Le soir même, il repasse à la Maison-Blanche avec le capitaine Montgomery Meigs, du corps du Génie pour discuter du sort de Fort Pickens, à Pensacola, en Floride. L'*USS Brooklyn*, que le Président avait envoyé pour soutenir ce poste, n'avait pas accompli sa mission en raison des menaces de rétorsion de la part des sécessionnistes locaux. Meigs avait entre-temps prévenu Seward qu'il préparait une seconde expédition plus « musclée ». Seward use alors de son influence auprès du lobby financier de New York pour empêcher le capitaine Fox de se procurer les vivres et les navires destinés à Sumter. Le 31 mars, Lincoln approuve le plan de Meigs concernant Fort Pickens, sans pour autant renoncer au renforcement de Sumter.

La journée du 1^{er} avril 1861 se révèle décisive pour Sumter et pour les Etats-Unis. Elle débute par une note adressée à Lincoln par le capitaine Israël Vodges qui commandait les troupes embarquées à bord de l'*USS Brooklyn*. Il lui annonce que des confusions dans ses communications avec Washington avaient empêché l'exécution de ses ordres et évoque l'imminence d'une attaque rebelle sur Fort Pickens.

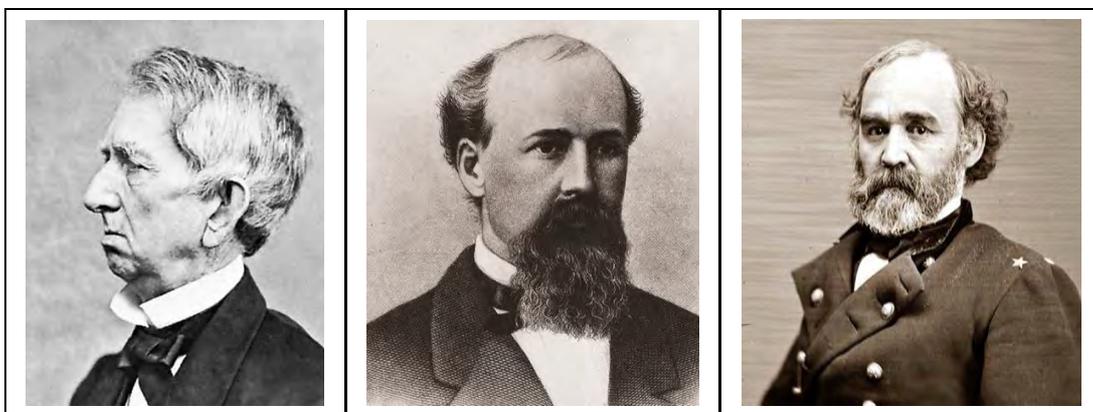


L'USS Brooklyn (en retrait) devant Fort Pickens en 1861 - Capitaine Israël Vodges. (Naval Historical Center)

Ce message précipite les nouveaux préparatifs en cours pour relever cette place forte. Parmi les télégrammes que Lincoln signe à la hâte, figure notamment celui qui ordonne

d'expédier aussi vite que possible l'*USS Powhatan* à la rescousse de l'*USS Brooklyn*. Le stress qui empoigne le cabinet fédéral ne distrait pas Seward de son objectif principal : manipuler Lincoln. La veille, par l'intermédiaire du juge Campbell de Virginie, Seward avait promis, aux délégués sécessionnistes, de leur transmettre les plus récentes décisions de son gouvernement à propos de Fort Sumter.

Quand Campbell se présente chez lui pour en savoir plus, Seward lui transmet une note l'assurant que « *son gouvernement n'entreprendra pas de ravitailler Sumter sans en avertir au préalable le gouverneur Pickens.* » Campbell se rebiffe aussitôt car Seward lui avait promis l'évacuation du fort, mais la dialectique de Seward le retourne comme une crêpe et il informe ses contacts sudistes que les troupes fédérales se trouvaient sur le point d'abandonner Charleston. Sceptiques, les intermédiaires en question télégraphient au secrétaire d'Etat de la Confédération, Robert Toombs, que Lincoln ne cédera pas Fort Sumter parce qu'il craignait l'opinion publique nordiste. Ils lui affirment également que le président laissera pourrir la situation jusqu'à ce que la faim accule la garnison fédérale à la reddition.



William H. Seward - Gustavus Fox - Montgomery Meigs. (National Archives)



Stephen A. Hurlbut - Ward Lamon - James L. Petigru. (National Archives)

Ces péripéties se clôturent par le plus étonnant mémorandum qu'un membre du cabinet fédéral ait jamais osé adresser à un président. Dans son texte, qu'il intitule « *Some thoughts for the President's Consideration* », Seward écrit que le gouvernement actuel « *ne suit aucune politique intérieure ou étrangère définie.* » Pour combler ces lacunes, il suggère d'abandonner Sumter et de défendre Fort Pickens. Il soutient cette option « *parce qu'aux yeux du public, elle pourrait transformer le problème de l'esclavage (...) en celui de l'union ou de la désunion.* »

Quant à la politique étrangère, il propose ni plus ni moins une guerre étrangère soit avec la France qui guigne le Mexique, soit avec l'Espagne, présente dans les Caraïbes, voire avec les deux afin de réconcilier les Américains sous la même bannière. Il s'enhardit même à conclure : « *quelle que soit la politique que nous adopterons, nous*

devons nous y tenir énergiquement (...) Je ne cherche ni à en assumer ni à en fuir la responsabilité. » En substance, il proposait simplement au chef de l'Etat de gouverner à sa place. Lincoln ne se laisse pas entraîner dans ce délire épistolaire et se contente d'accuser réception de son long memorandum par un refus calme, poli mais ferme.

Dans l'après-midi du 4 avril, Lincoln et le capitaine Fox se réunissent pour régler les détails de leur expédition sur Sumter. En dépit des bâtons que Seward lui a mis dans les roues, Fox a tout de même réussi à acheter le vapeur *Baltic* et trois remorqueurs. En outre, Lincoln l'avait autorisé à requérir les *USS Pawnee* et *Pocahontas* ainsi que le cutter *Harriet Lane*. Cette flottille devait se regrouper au large de Charleston avant d'envoyer des chaloupes contenant du ravitaillement pour Sumter. Si les Confédérés ouvraient le feu, les chaloupes vireraient de bord tandis que les troupes débarqueraient sous la protection des bâtiments de guerre et des canons du fort. Pour s'assurer d'une puissance navale suffisante, Fox convainquit le ministre de la Marine Gideon Welles de lui céder également le croiseur *USS Powhatan*, initialement prévu pour Fort Pickens.

Un nouvel imbroglio se profilait. Le 5 avril, les capitaines Meigs et Mercer se présentent au même moment au Navy Yard de New York pour s'assurer du *USS Powhatan*. Meigs invoque la priorité puisque Lincoln a signé son ordre de mission. Mercer la revendique aussi parce que son ordre, ratifié par Gideon Welles, est postérieur à celui de Meigs. Les deux capitaines se rendent chez Welles qui explose lorsqu'il apprend que la nouvelle opération contre Fort Pickens a été conçue sans le concerter. Bref, les trois hommes déboulent en hâte à la Maison-Blanche un peu avant minuit. Consternation de Lincoln qui s'excuse auprès de Welles en expliquant qu'il a confondu le *Powhatan* avec le *Pocahontas*.

Dans le but secret de réduire les chances de succès de la flottille envoyée à la rescousse de Sumter, Seward profite de la situation pour insister encore lourdement sur la nécessité d'envoyer le *Powhatan* à Fort Pickens. Lincoln n'en démord pas et invite Seward à télégraphier immédiatement au Navy Yard de New York, l'ordre de céder le *Powhatan* au capitaine Mercer. Seward s'exécute, mais il ne le signe pas du nom de Lincoln, comme il aurait dû le faire, mais du sien. Lorsque le commandant du Navy Yard de New York reçoit ce télégramme, il lui préfère le précédent, signé du président car, en définitive c'est ce dernier qui constitue la plus haute autorité du pays.

Le message que Lincoln charge un certain Robert Shaw de remettre au gouverneur Pickens, il l'a rédigé de sorte que, quelle que soit son issue, le Nord s'en tirerait avec les honneurs de l'histoire : « *Le président des Etats-Unis me prie de vous informer qu'il se prépare à réapprovisionner Fort Sumter mais seulement en vivres. Si cette opération ne rencontre aucune résistance, ni hommes ni armes ni munitions ne débarqueront sans avertissement préalable, sauf en cas d'attaque du fort.* » Ces termes laissaient aux Confédérés une dernière chance de ne pas précipiter la guerre. Le cas échéant, le réapprovisionnement de la place conforterait la souveraineté des Etats-Unis. Dans le cas opposé, le Sud serait obligé d'ouvrir les hostilités. Comme Chamberlain à Munich, en 1938, Lincoln ignorait que, quelles que soient ses concessions, son homologue confédéré frapperait de toute manière.

Nous avons vu que, par ses intermédiaires auprès de Seward, Jeff Davis n'atmosphérait que pour procurer davantage de puissance militaire à ses milices. Le 3 avril, c'est-à-dire quelques jours plus tôt, il ordonna au général Braxton Bragg, qui commandait les forces confédérées concentrées à Pensacola, de s'emparer de Fort Pickens s'il en avait les moyens. Le 8 avril, Bragg répond qu'il attaquerait dès qu'on lui en intimerait l'ordre, mais au prix de lourdes pertes et sans pouvoir en garantir le succès. Quand le gouverneur Pickens informe Davis de l'arrivée d'un convoi de secours pour Sumter, ce dernier avise son secrétaire à la Guerre, Leroy P. Walker, de télégraphier les instructions suivantes au général Beauregard, à Charleston : « *Sous aucun prétexte, vous ne pouvez consentir au réapprovisionnement de Fort Sumter.* »

La veille, les diplomates sudistes à Washington avaient demandé au juge Campbell qu'il obtienne de Seward la confirmation de sa promesse de faire évacuer Sumter. Enlisé dans ses pourparlers secrets, Seward rompt ses relations avec Campbell en déniant aux Etats sudistes le droit de faire sécession et en refusant de parlementer avec leurs représentants. Le 9 avril, ceux-ci avertissent Seward que le gouvernement confédéré interpréterait comme un acte de guerre, toute démarche de Lincoln visant à secourir Fort Sumter, et ils télégraphient au président Davis que le gouvernement fédéral niait désormais le caractère officiel du pouvoir qu'ils représentaient.

3. Les Confédérés déclenchent la guerre

Satisfait de cette tournure des événements, Davis convoque son cabinet le 10 avril et lui fait part de la dépêche qu'il se dispose à expédier au général Beauregard à Charleston, et qui l'enjoint d'exiger la reddition de Fort Sumter ou de l'attaquer en cas de refus. Tous les membres du cabinet exultent, à l'exception du secrétaire d'Etat Robert Toombs. Malgré ses propos outranciers, ce dernier apparaît à ce moment-là comme le seul membre du gouvernement capable d'envisager lucidement l'avenir. « *Le bombardement du fort* » déclare-t-il « *engendrera une guerre civile plus terrible que le monde n'en a jamais connue.* » La myopie du président Davis, dans les matières politiques, économiques et militaires, se traduit une fois de plus par sa hâte de mettre le feu aux poudres. Pendant ce temps, Beauregard installait des batteries supplémentaires sur les défenses de Charleston.

Dispositif des Confédérés

◆ Fort Johnson (James Island)

Comme il ne subsistait rien de l'ancien fort bâti au début du XIX^e siècle, Beauregard fait creuser des tranchées sur son ancien emplacement et dresser des petites redoutes constituées par des sacs de sable. A la veille du bombardement, ce poste comprenait quelques mortiers de 10 pouces et une batterie dont seulement une pièce avait une portée assez longue pour atteindre Fort Sumter.

◆ Sullivan's Island (Fort Moultrie y compris)

Batterie Dahlgren : un Dahlgren de 9 pouces.

Batterie Enfilade : deux 32 pounders et deux 24 pounders.

Batterie Mortar : 1 et 2 : quatre mortiers de 10 pouces.

Fort Moultrie : quatre 24 pounders, dix 32 pounders, sept pièces de 8 pouces.

◆ Morris Island

Batterie Cumming's Point : deux 24 pounders, un 12 pounder rayé, trois mortiers de 10 pouces.

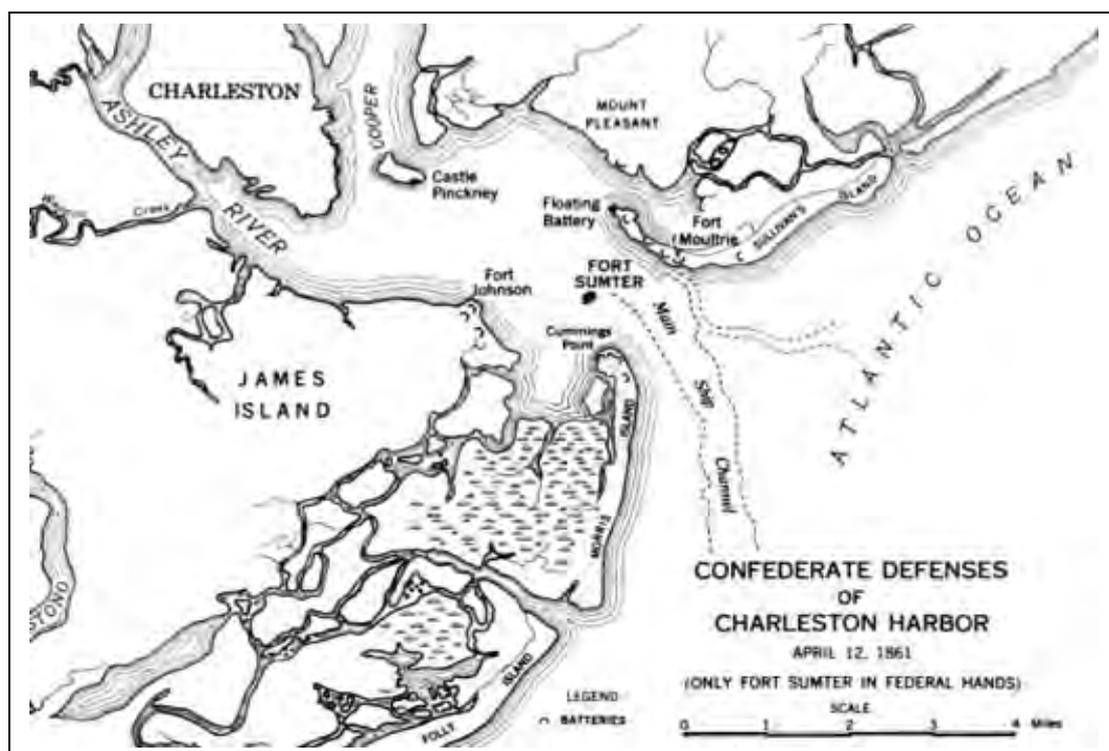
Batterie Stevens' Ironclad : trois Columbiads de 8 pouces.

Batterie Trapier's : trois Columbiads de 8 pouces, trois mortiers de 10 pouces.

D'autres canons se partagent les hauteurs de la baie pour en contrôler le chenal principal et repousser un éventuel débarquement d'infanterie. Avec leurs récents renforts, ces troupes s'élèvent à 3 700 hommes. Même si leur initiative ne prit jamais la mer, les Charlestoniens peuvent se targuer d'avoir doté leurs fortifications du premier cuirassé de la Confédération. Il ne s'agissait d'une batterie flottante tournée en dérision par les forces unionistes qui la surnomment le *radeau*. Le lieutenant J.R. Hamilton, un ancien officier de l'U.S. Navy, en avait entrepris la construction avant le bombardement de Sumter. Aucun rapport n'en décrit les dimensions précises. Elle aurait mesuré 30 m

de long sur 7,5 m de large. Le constructeur ne semble avoir envisagé aucune machinerie pour assurer son autonomie. Cet étrange bâtiment consistait en une barge dont une de casemate prétendument blindée couvrait le flanc offensif. Son blindage consistait en des rondins de pins et de palmiers sur lesquels étaient rivées des plaques de fer. Quatre sabords perçaient sa paroi pour recevoir les canons. Un seul panneau pourvu d'un léger retour au-dessus et sur les deux côtés assurait la protection intérieure de la barge. Sur le pont, du côté non protégé et opposé aux pièces, des sacs de sable compensaient leur poids. La soute aux munitions se logeait sous ces sacs et au-dessous de la ligne de flottaison. Washington suivait avec intérêt l'évolution de cet étrange bâtiment, mais l'un de ses officiers du génie, le capitaine J.F. Foster, écrivit à ses supérieurs : « *Je pense que cette batterie puisse être détruite par notre tir avant d'avoir pu lui causer le moindre dommage (...) Je ne crois pas qu'elle se révélera vraiment formidable.* »

Le major Anderson s'en méfiait tout de même et il demanda des instructions précises à son département qui l'autorisa à détruire cette batterie flottante si elle progressait dans sa direction. Durant la nuit du 10 ou du 11 avril, les Confédérés tractent cette batterie à l'extrémité occidentale de Sullivan's Island. Malgré son inaptitude à se déplacer en mer, elle participa tout de même au bombardement du fort. Le lieutenant Hamilton la commandait et son équipage consistait en un détachement du bataillon d'artillerie de Charleston. On ne sait rien de précis sur l'usage que les Confédérés en firent au cours de la guerre. Vers la fin de l'année 1863, une tempête la détruisit partiellement.

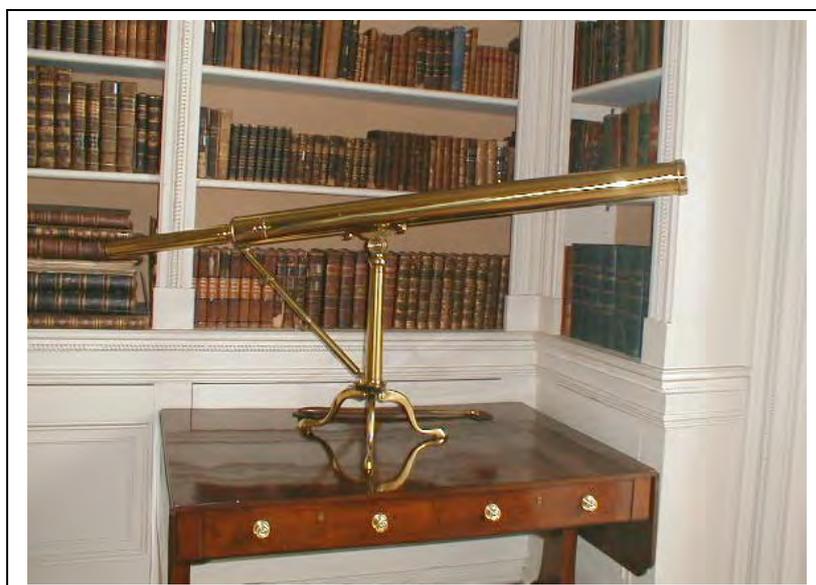


Comme les péripéties du bombardement de Fort Sumter ont déjà fait et font encore l'objet d'une littérature abondante ressassant sempiternellement des faits que tout le monde connaît, nous ne couvrirons que des événements essentiels. Ayant reçu le feu vert de Montgomery, Beauregard charge le capitaine Stephen D. Lee, le colonel A.R. Chisholm et le colonel James Chesnut de déposer son ultimatum entre les mains du major Anderson. Ils débarquent dans l'après-midi du 11 avril et remettent leur missive. Anderson leur brosse sa réponse sur-le-champ : « *Général, j'ai l'honneur d'accuser réception de votre communication requérant l'évacuation de ce fort. Il convient de vous répondre, par la présente, que mon sens de l'honneur et mes obligations vis-à-vis de mon gouvernement m'interdisent de souscrire à votre requête.* » S'adressant de vive

voix aux trois commissionnaires, il ajoute « *Gentlemen, si vous ne tentez pas de réduire ce fort en pièces, nous serons à court de provisions dans quelques jours.* »

Répugnant malgré tout à prendre l'initiative du conflit, Montgomery télégraphie d'urgence à Beauregard : « *Nous ne désirons pas bombarder Fort Sumter sans raison. Si le major Anderson fixe lui-même la date à laquelle il s'engage à l'évacuer et s'il convient de ne pas user de ses canons contre nous, entre-temps (...) vous êtes autorisés à éviter toute effusion de sang. S'il vous oppose n'importe quelle autre fin de non recevoir, réduisez le fort.* » Un peu après minuit, quatre officiers rebelles se représentent de nouveau devant le major Anderson. Celui-ci leur ficelle une réponse dans laquelle il déclare évacuer le poste le 15 avril à l'aube, pour autant que son gouvernement ne l'ait pas renforcé avant cette échéance. Sachant qu'une expédition fédérale faisait route vers Sumter, Beauregard rejette sa proposition.

A 4 h 30, un mortier de Fort Johnson ouvre le feu le premier. Le folklore attribue au vieux Edmund Ruffin le premier coup tiré sur Sumter. Cette historiette simpliste ne repose sur aucune réalité historique. George S. James et Henry S. Farley sont les deux seuls officiers qui auraient pu se disputer le triste honneur d'avoir tiré le coup de canon qui embrasa les Etats-Unis. Dans les minutes qui suivent, 43 autres bouches à feu apportent leur contribution au concert infernal qui secoue Sumter. Anderson retient son feu jusqu'à 7 h, mais à l'aube, ses réserves de munitions sont à ce point entamées qu'il réduit son tir à six pièces. Pour assister à ce spectacle, la vie sociale et économique de Charleston se fige complètement. La foule s'agglutine sur les toits et sur la Batterie, une longue avenue parallèle à la digue. Le général Beauregard adopte évidemment la même attitude que les civils mais pour des raisons purement militaires. Il a établi son quartier général au second étage de la demeure Edmondston-Alston. Bâti en 1829, ce véritable palais de marbre et de bois précieux existe encore au 21 East Battery.

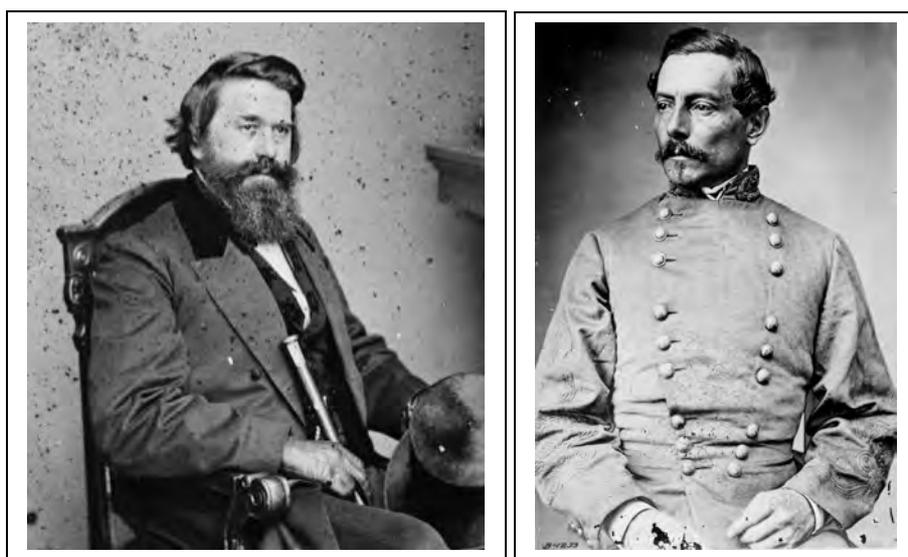


La bibliothèque de la maison Edmondston-Alston, au 21 East Battery, d'où Beauregard suivit l'évolution du bombardement de Fort Sumter. (Collection privée, reproduction interdite)

A la tombée du jour, quelques projectiles illuminent sporadiquement la baie avant d'écorner davantage les murs en briques de Sumter. Par trois fois, les soldats fédéraux circonscrivent un début d'incendie. Ici et là, des trous béants élargissent les anciennes embrasures. Les quartiers des hommes et des officiers ne sont plus que des ruines et le terrain de parade s'est transformé en un champ de cratères. Malgré tout, la garnison ne compte pas une seule victime. Pendant ce temps, au large, se tient la flottille de secours. Paralysée par le mauvais temps, elle n'ose pas risquer un débarquement parce que Seward avait détourné son principal atout, le puissant navire de guerre *USS Powhatan*.

A l'aube du 13 avril, Anderson intensifie encore ses salves, comme pour montrer à l'adversaire que son fort n'avait rien perdu de ses potentialités. Implacable, la canonnade rebelle réplique avec une rage décuplée. Vers midi, la place avait cessé d'être défendable. Une fumée opaque et noire recouvre tout. Les hommes se terrent sur le sol ou près des embrasures, un mouchoir sur la bouche pour capter un peu d'air frais.

Un hasard du bombardement ennemi précipite la reddition du fort. Un projectile fracasse le mât sur lequel flottait la Bannière étoilée. Les Confédérés ne réalisent pas la concomitance de leur tir avec la soudaine mise en berne des couleurs adverses, et ils l'interprètent comme une demande de cessez-le-feu. Louis T. Wigfall, le "tartarin" sécessionniste du Texas, se croyait très utile en déplaçant beaucoup d'air au sein du quartier général de Beauregard. Quand il voit s'affaler le drapeau ennemi, il obtient du commandant de Morris Island l'autorisation de s'engouffrer dans une chaloupe avec quelques volontaires pour être les premiers à recevoir la reddition d'Anderson. Chemin faisant, il s'étonne de voir réapparaître les couleurs ennemies, mais poursuit néanmoins sa progression. Agitant un mouchoir blanc fiché sur la pointe de son sabre, Wigfall s'approche d'une embrasure et hurle aux Fédéraux qu'ils pourront négocier leur reddition aux conditions que Beauregard leur a proposées juste avant le bombardement. Wigfall agit de sa seule initiative mais que ne ferait-on pas pour glaner un peu de gloriole ? Quand arrivent les véritables plénipotentiaires désignés par Beauregard, Anderson apprend que ce dernier n'avait nullement habilité Wigfall à négocier sa reddition et, outré, il se dispose à reprendre le combat. Ses officiers le calment et le général confédéré finit par entériner l'accord conclu avec Wigfall.



Sénateur Louis T. Wigfall - Général P.G.T. Beauregard. (Library of Congress)

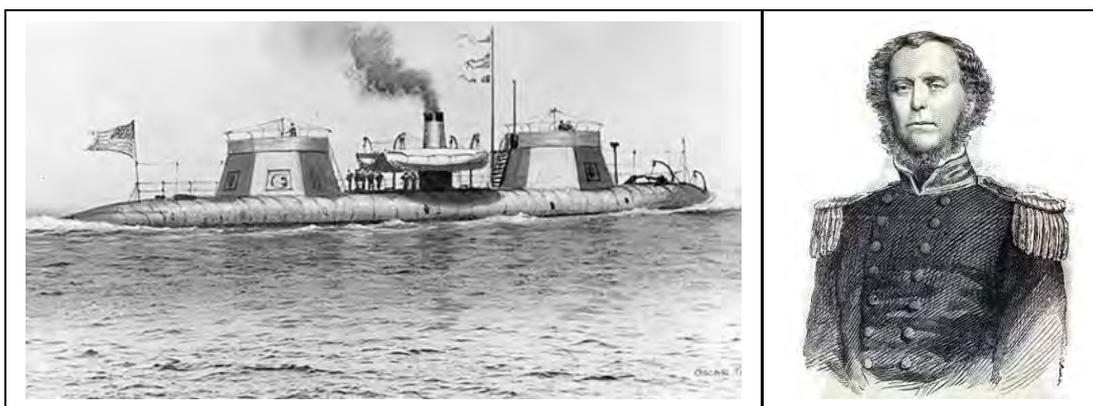
Le dimanche 14 avril 1861, la garnison émerge de ses ruines, au rythme de quelques tambours et sous ses couleurs déchirées qui claquent au vent. La cérémonie ne dure guère car la troupe embarque aussitôt dans le vapeur *Isabel* qui rejoint ensuite le gros de la flotte. Les deux seules victimes de ce spectaculaire bombardement perdirent la vie du seul fait de l'explosion de l'un de leurs propres canons, peu avant la reddition. Tandis que le vapeur s'engage dans le chenal qui le mène au large, les troupes rebelles s'alignent sur les hauteurs de Cumming's Point, tête nue et en silence, pour saluer leurs courageux adversaires. Parmi ces hommes en gris, certains comprirent peut-être qu'ils n'avaient pas accompli un haut fait d'armes et que le pire restait encore à faire. Durant les 34 heures de bombardement, plus de 3 000 obus et boulets avaient déferlé sur Sumter. Dix fois plus le percuteraient avant la fin du conflit.

L'animosité que le Nord vouait spécialement à Charleston provenait évidemment du fait que cette cité avait été le cœur et le ferment de la rébellion sudiste. De plus, elle

montrait, à l'égard de ses adversaires, une arrogance qui leur était insupportable. Celle-ci se traduisait notamment par l'impunité et la régularité avec lesquelles les forceurs de blocus entraient et sortaient de son port, comme si l'escadre unioniste ne se composait que d'un ramassis de chalands usagés. A l'instar de Caton dans ses discours sur Carthage, les amiraux de la flotte fédérale de l'Atlantique Nord n'avaient qu'une obsession : « *Il faut détruire Sumter* ». Ce vœu ne leur semble réalisable que lorsque le capitaine Samuel F. DuPont capture Port Royal (Caroline du Nord) au début novembre 1861. Ce point d'appui, sur le littoral sudiste, rendait enfin possible la combinaison d'opérations maritimes et terrestres contre la cité tellement honnie.

En juin 1862, une telle tentative, confiée au général David Hunter, se solde par le sanglant désastre de Secessionville, sur la côte sud-carolinienne. Pendant ce temps, les militaires confédérés avaient transformé Fort Sumter en un poste avancé encore plus redoutable qu'auparavant. Des cohortes d'esclaves avaient renforcé ses structures externes et internes et une garnison permanente de 500 artilleurs d'élite servaient ses 95 pièces lourdes. Le 5 avril 1863, le capitaine Samuel F. DuPont engage dans la baie de Charleston une meute de 9 cuirassés fédéraux armés de lourds 32 pounders ; 7 d'entre eux appartenaient à la classe du *Monitor*. Le huitième, l'*USS Keokuk*, était un nouveau modèle équipé de deux tourelles. Quant à la dernière unité, la frégate cuirassée *USS New Ironsides*, elle eût été capable de raser de la surface des flots les plus puissants navires américains de l'époque. Dans l'après-midi du 7, épousant le mouvement de la marée, la flottille blindée s'engage en file indienne sur le chenal principal à l'est de Morris Island. Les conditions atmosphériques avaient vraiment pris le parti de la bannière étoilée : un ciel clair et net et une mer étale.

Vers 3 h du matin, en tête de colonne, le monitor *USS Weehawken*, se glisse à portée des canons de Fort Moultrie, suivi de près par le *Passaic*. Quand l'escadre ennemie arrive à portée, Fort Sumter se déchaîne avec une furie que partagent les batteries de Sullivan's Island, Fort Moultrie et Cumming's Point. Durant les deux heures et demie de combat, un seul des cuirassés ennemis parvient à moins de 800 m du fort. Aux 2 209 coups qui déferlent sur eux, les navires n'en retournent que 154 dont seulement 34 touchent leur cible. Seuls deux cuirassés s'en sortent sans trop de dégâts. Le commandant de l'escadre retire les autres du service tant ils accusent des dommages. L'un d'eux, le *Keokuk*, sombre le lendemain. Le Nord s'interroge sur les causes de cette incroyable défaite qui remettait en cause l'invincibilité de ses cuirassés.



Le cuirassé Keokuk - Capitaine Samuel F. DuPont. (Library of Congress)

Le gouvernement fédéral élabore alors une nouvelle opération combinant des forces navales et terrestres dont l'objectif est Morris Island pour y créer une base à partir de laquelle ils réduiraient Sumter et entraîneraient la chute de la ville. Juste avant l'assaut du 5 avril, l'armée unioniste prend pied sur Folly et Coley Islands, au sud de Morris Island. Durant juin et juillet, les forces fédérales fortifient l'extrémité méridionale de Folly Island et réussissent à y déployer 47 canons et mortiers à l'insu des Confédérés.

Quelque 11 000 fantassins convergent vers ce point et le brigadier général Quincy A. Gillmore en prend le commandement le 12 juin 1863. Sur ces entrefaites, le contre-amiral John A. Dahlgren succède à DuPont au commandement de la flottille.



Quincy A. Gillmore et John A. Dahlgren. (National Archives)

L'aura que Beauregard avait conquise à Fort Sumter l'avait porté au firmament après sa victoire à First Manassas, en Virginie (juillet 1861). Sa mésentente avec le président Davis le relègue alors dans l'Ouest où il commande en second l'Armée du Mississippi puis le commandement en chef après la mort de son supérieur à Shiloh. Jefferson Davis trouve néanmoins un bon prétexte (car ils se détestent) pour le reléguer à Charleston. La ville et ses défenses n'auraient pas pu espérer un officier mieux qualifié. Sous sa férule la ville et son port résisteront à tous les assauts terrestres et amphibies jusqu'en 1865.

Dès son retour à Charleston, Beauregard entreprend de transformer sa baie et son port en une immense et inattaquable place forte. De nouvelles batteries se dressent au sud de Morris Island et des bastions renforcent ses positions méridionales. Fort Wagner et la batterie Gregg, à Cummings Point en sont les clés. A lui seul, Fort Wagner et ses 15 pièces lourdes de longue portée apparaissent comme une redoute insubmersible que des tonnes de sacs de sable ont fait surgir du sol. A moins de 2 km de la batterie Gregg, Fort Sumter trône au centre de la baie. Ses pièces en balayent toutes les approches. Des milliers de sacs de sable, entassés à l'intérieur avec une précision géométrique, soutiennent ses anciens murs et protègent ses dépôts et les quartiers de la garnison. Beauregard réquisitionne des centaines d'esclaves dans les plantations avoisinantes et les affecte à la construction d'abris antibombes. Fin juin 1863, la garnison de Sumter se compose de 5 compagnies du 1st South Carolina Artillery du colonel Albert Rhett. Ses batteries se réduisent cependant à 68 canons et mortiers parce que les pièces de plus longue portée trouvent un meilleur usage sur les fortifications qui entourent la baie.

Dans la matinée du 10 juillet 1863, le général Truman Seymour et 3 000 fantassins débarquent sur l'extrémité sud de Morris Island. Quatre monitors¹ et les batteries plantées sur Folly Island le soutiennent dans sa manœuvre. Seymour se souvient alors qu'en avril 1861, il n'était encore qu'un commandant de compagnie affecté à Fort Sumter sous les ordres du major Robert Anderson. Son action sur le terrain et le support de ses pièces marines et terrestres lui livrent la presque totalité de l'île. Surpassé en nombre et pilonné par une artillerie qui le cloue au sol, le contingent rebelle assigné dans l'île reflue rapidement sur Fort Wagner. Son repli s'effectue en bon ordre tandis que les pièces de Fort Sumter tempèrent la poussée ennemie.

C'est le lendemain que Seymour lance sa funeste attaque sur Fort Wagner, un redoute en terre que les pillonnages de l'artillerie adverse n'ont guère entamée. Un bel

¹ Le nom propre "Monitor" devient un substantif dès lors qu'il désigne un cuirassé de la classe du premier *Monitor* qui combattit le Merrimac à Hampton Roads.

assaut de fantassins à la tête desquels marche le 54th Massachusetts du bouillant Robert Shaw : le film *Glory* nous repasse sous les yeux. La vague bleue s'empare d'une première ligne de parapets, son élan chancelle puis se démantèle sous l'impact d'une contre-attaque ennemie. Dans cette affaire, devenue mythique pour les Noirs américains, Seymour perd 1 500 de ses hommes. Frustré de n'avoir pu emporter la place, Gillmore se résout à utiliser le terrain qu'il vient de conquérir pour étoffer la puissance de son artillerie. Subodorant les intentions de son adverse, Beauregard ordonne de réduire à 38 le nombre des canons de Sumter et de transférer ses meilleures pièces dans ses défenses côtières. A 4 km du bastion sudiste, Gillmore déploie huit batteries de canons rayés. Malgré l'instabilité du sol fangeux qui recouvre l'ouest de Morris Island, les ingénieurs fédéraux parviennent à stabiliser leurs batteries lourdes.

Le mois de juillet et le début d'août ne tracassent guère les Confédérés. De temps à autre, quelques pièces fédérales ouvrent le feu sur Fort Sumter. En fait, Gillmore peaufine sa prochaine offensive en faisant effectuer, à toutes ses batteries, des tirs d'essai. Le 17 août, éclate un orage de feu et de projectiles. Près de mille obus sont tirés durant cette seule journée, 5 000 de plus suivront au cours de la première semaine. Dès le premier jour du bombardement, la garnison comprend que ses murailles ne sont pas de taille à résister longtemps aux lourds Parrotts. Sumter subit ce martyre en silence car aucune de ses pièces n'a une portée suffisante pour atteindre la concentration ennemie. Trois jours plus tard, pour faire monter la pression, Gillmore obtient un monstre supplémentaire : le fameux *Swamp Angel*, un énorme Parrott rayé de 8 pouces, pesant 7 500 kg et capable de tirer des projectiles de 150 livres à près de 8 km. Sa mise en batterie se révèle une gageure sur le sol fangeux de Morris Island. Pendant quelques jours, un détachement du génie arpente les lieux et teste la capacité de la boue à soutenir un tel poids. Sachant qu'il serait inutile de placer ce canon sur une plateforme reposant simplement sur la boue, les techniciens mettent au point un système stabilisant cette dernière à l'aide de sacs de sable et d'épaisses planches enfouies dans le sol.

Durant la nuit du 21 août, un étrange messenger surprend les officiers de permanence à l'état-major de Beauregard. Une note non signée, provenant apparemment du général Gillmore, invite les Confédérés à évacuer Fort Sumter et Morris Island dans les cinq heures qui suivent faute de quoi la ville sera bombardée. Comble de malchance, Beauregard n'est pas présent. Il est en tournée d'inspection dans les alentours de Charleston et l'estafette la plus rapide ne pourrait pas le joindre et revenir avec des instructions avant l'échéance du délai qui leur est fixé. Quelques officiers se présentent chez Gillmore sous un drapeau blanc pour demander confirmation de cet ultimatum non signé. Il est trop tard. Observant les ordres de son commandant en chef, la batterie du marais (*Marsh Battery*) ouvre le feu à 1 h 30. Le *Swamp Angel* expédie son premier obus, 14 autres suivront au rythme de un par minute. La stupéfaction d'abord puis la terreur réveillent la ville endormie.

Quand le détachement fédéral transmet son second ultimatum, signé cette fois, Beauregard est présent pour le recevoir, « *C'est un acte d'une inexorable barbarie* » écrit-il, « *l'histoire jugera sévèrement la conduite du général Gillmore.* » Vers minuit, 15 nouveaux obus incendiaires arrosent Charleston avec la même régularité que la nuit précédente. Gillmore n'est tout de même pas trop sûr de son bon droit et il paraphe une troisième note destinée à Beauregard, lui proposant un délai de trois jours pour faire évacuer les non-combattants de la ville : « *Si les civils souffraient de ce bombardement* », souligne-t-il, « *la responsabilité de ce malheur reposerait, non pas sur mes épaules mais sur celles des autorités confédérées qui se sont entêtées à refuser l'évacuation de Sumter et de Morris Island.* » Gillmore reconnut qu'il n'avait pas signé son ultimatum et expliqua pourquoi il maintint son ordre de tirer alors que les parlementaires rebelles se trouvaient encore entre les lignes : « *Aussi loin que les autorités fédérales sont concernées, l'argument confédéré prétendant que la cité doit*

être épargnée est irrecevable. Le bombardement continuera. » En effet, il reprend 48 heures plus tard, mais pas aussi longtemps que l'avait escompté Gillmore. Pour des raisons techniques, le *Swamp Angel* (ange du marias) explose en tirant son 36^e coup.



Le Swamp Angel après son explosion. (National Archives)

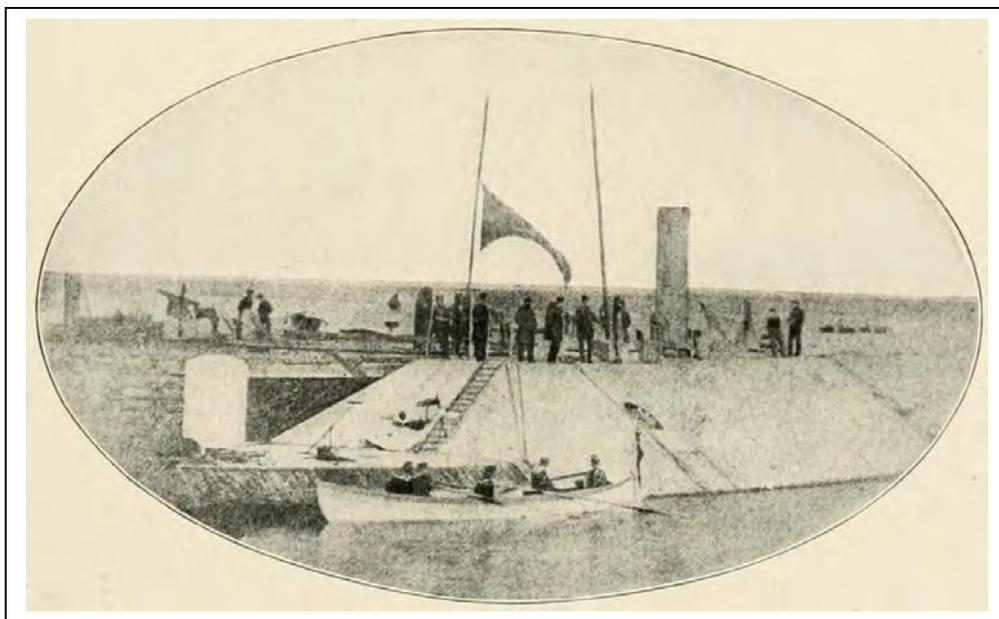
A l'aube du 23 août 1863, un cuirassé fédéral s'aventure à portée de Sumter. Malgré son délabrement, le fort a conservé sa vigueur et le prend sous son feu. Ce seront ses dernières salves. Par rapport à avril 1861, la place n'est plus qu'un monceau de ruines informes que découvrent quelques brèches béantes. Beauregard exige néanmoins que le fort tienne à tout prix. Pour ce faire, il expédie nuitamment plusieurs centaines de Noirs qui, jours et nuits, renforcent et réparent ses défenses. Parfois, l'accumulation de débris sur les monticules de terre et de sacs de sable contribue à maintenir les murs. Dans son rapport du 24 août 1863, le général Gillmore écrit qu'il a pratiquement détruit Fort Sumter. Cependant ce dernier tient bon et à un point tel que le général fédéral se sent obligé de l'arroser encore copieusement au cours de la semaine suivante.

Durant la nuit du 1^{er} au 2 septembre, une formation de monitors s'engage sur le chenal principal. C'est leur seconde tentative depuis avril dernier. Cinq heures durant, la frégate *USS New Ironsides* et 5 monitors battent et rebattent les ruines du fort. Plus de 250 projectiles pleuvent sur ce qui reste des fortifications. La marée basse et l'intervention des batteries côtières confédérées forcent la flottille à se replier. Depuis le 17 août, c'est-à-dire en deux semaines, 7 300 obus avaient déferlé sur Sumter.

Ayant enfin réduit au silence ce qu'il considérait comme le poste le plus dangereux de la baie, Gillmore se focalise sur Fort Wagner, à 100 m de ses tranchées les plus avancées. Le 5 septembre, débute un bombardement de 42 heures. Cette chorale dévastatrice comprend 17 mortiers et 9 canons lourds rayés auxquels se sont jointes les plus grosses pièces des navires cuirassés. Incapables de résister à une telle conjonction de fer et de feu, les Rebelles abandonnent les batteries Gregg et Wagner. Néanmoins, Sumter tenait encore. Le 7 septembre, quand Gillmore en demande la reddition, Beauregard lui rétorque qu'il n'a qu'à le prendre s'il le peut. Sur ces entrefaites, le major Stephen Elliott et 300 hommes frais relevaient la garnison de Sumter.

Le contre-amiral John A. Dahlgren commandait la flotte qui coopérait avec les forces armées du général Gillmore. Comme il avait échoué dans sa tentative d'isoler Sumter par l'action de ses cuirassés, l'amiral trouva plus simple de recourir à des forces terrestres pour investir les ruines qui lui causaient tant de soucis. Dans la nuit du 8 au 9 septembre, 400 marins et fusiliers marins embarquent dans des chaloupes qu'un remorqueur remorque à moins de 800 m du fort. Dans l'obscurité, les deux colonnes fédérales dérogent au plan prévu et se dirigent ensemble sur le flanc droit de Sumter.

L'affaire avait dû être bruyante car les Confédérés les guettaient. Tout le dispositif rebelle se déclenche au même moment. La garnison accueille ses visiteurs avec un feu de mousqueterie bien ajusté, agrémenté de grenades à main, de cartouches explosives et de salves de *canisters*. Émergeant soudainement de l'obscurité, le cuirassé confédéré *Chicora* entre dans la mêlée tandis que Fort Moultrie fait feu de toutes ses pièces. En moins de 20 minutes, les Fédéraux avaient engagé 400 hommes et perdu 124.



*CSS Chicora. Photographic History of the Civil War, vol. 6, The Navies.
(The Review of Reviews, New York, 1911)*

Sumter baigne alors dans un calme relatif durant les deux mois qui suivent. Echaudés par les dommages qu'avaient subis ses cuirassés, l'amiral Dahlgren n'envisage plus aucune opération amphibie pour le moment. Quant au général Gillmore, il se contente de réarmer et de remettre en état les fortifications qu'il vient de conquérir à Cummings Point en attendant les renforts que le département de la Guerre ne lui consentira pas avant longtemps. L'atténuation momentanée de la pression fédérale sur Charleston ne correspond aucunement à un découragement de leur part. Dans le cadre de la stratégie nationale, la maudite cité du Sud avait perdu beaucoup de son importance. Grant avait entre-temps capturé Vicksburg, sur le fleuve Mississippi, ce qui coupait définitivement la Confédération en deux et Meade venait de défaire la plus forte armée rebelle à Gettysburg, en Virginie.

Le 26 octobre 1863, Gillmore apprend que Beauregard a fait monter deux nouvelles pièces dans Fort Sumter et il recommence à le bombarder. Cette fois, l'imprenable ruine rebelle allait encaisser ce qu'elle n'avait jamais connu dans le passé. A l'artillerie qui avait déjà martelé le poste rebelle, se joignent les nouvelles et formidables batteries que Gillmore avait érigées sur Cummings Point, c'est-à-dire à près de 1 500 m du fort. Seize mortiers lourds crachant des projectiles de 200 livres s'unissent alors à 12 Parrotts rayés de gros calibre, à un monumental Columbiad et aux lourdes pièces marines de deux monitors pour créer l'enfer au sein de Sumter. Malgré les dégâts considérables et les nombreuses brèches que cet ouragan de feu provoque dans le fort, celui-ci persiste à se dresser pareil à lui-même : une ruine arrogante dont les débris accumulés compensent les failles.

Le 6 novembre 1863, Beauregard avait envoyé cet ingénieur sur place pour se rendre compte de l'état réel du poste et de sa capacité ultérieure de résistance. Une attentive observation des lieux l'incite à conclure que, « si la hauteur des murs était visiblement réduite du côté opposé à la ville, l'accumulation des débris en avait accru l'épaisseur

au point de pouvoir résister à d'autres bombardements. » Deux semaines plus tard, il confirme que le fort n'avait jamais été aussi résistant et que le nombre de victimes y était singulièrement réduit. La garnison confédérée n'avait eu à déplorer que la mort de deux hommes à la suite des pilonnages d'août et seulement 22 de plus depuis la reprise du dernier bombardement. En tout, pas plus de 118 hommes avaient été blessés. Considérant l'état général du fort, l'ingénieur Johnson estime que celui-ci a davantage à craindre d'une attaque d'infanterie embarquée que des effets de l'artillerie adverse.

Une longue période de répit s'installe pour le bastion sudiste. L'amiral Dahlgren se garde bien de toute initiative tant que ses monitors ne sont pas réparés et, en janvier 1864, ils ne l'étaient toujours pas. Les assiégeants n'envisageant plus aucune opération pour le moment, Gillmore ordonne le 5 décembre 1863 de cesser de bombarder Sumter. Il se rend compte que ce harcèlement quotidien coûte une fortune en munitions sans la moindre contrepartie. La seule différence majeure consiste en la diminution des allées et venues des forceurs de blocus que la saisie de Morris Island handicape sérieusement. Un accident interne au fort, très grave, causera plus de dégâts et de vies humaines que le martèlement des batteries yankees au cours des semaines précédentes.

Le 11 décembre 1863 s'annonçait très calme, l'ennemi ne s'était rappelé au souvenir de la garnison qu'en lui expédiant sept obus. Une égratignure par rapport à la centaine de projectiles que réceptionnait parfois la place en une seule journée. Il était 9 h 30, les soldats confédérés en stand-by faisaient la queue pour recevoir leur ration quotidienne. La déflagration stupéfia la petite garnison. Comme le fort recelait de moins en moins de locaux salubres, personne ne vit de contre-indication au stockage des provisions dans une salle contiguë à celle où l'on entreposait les munitions pour les petites armes et les howitzers. Cette dernière venait de se pulvériser. Personne ne put établir la cause réelle de cet accident : *« Peut-être une lanterne maladroitement renversée dans le local aux provisions, peut-être aussi une étincelle due à l'électricité statique provoqua-t-elle l'explosion. Ceux qui en réchappèrent se trouvaient trop loin dans le couloir pour le savoir et ceux qui pourraient l'expliquer ne survécurent pas à l'explosion. »* Au mur en briques du fort collait un étroit passage menant aux casemates du flanc gauche et au terrain de parade. Ce couloir, fort bien imaginé pour prémunir les soldats d'un tir adverse se transforma en un véritable piège pour ceux qui y faisaient la file. L'un des témoins raconte : *« les deux pièces, au niveau du terrain de parade, près du flanc gauche, étaient couvertes de tonnes de débris provenant de la désintégration du mur qui les protégeait du tir des canons de Morris Island. De gros pans de briques gisaient au milieu des obus tirés par la flotte. »* La chaleur d'enfer qui émanait du magasin aux munitions empêchait l'intervention de tout secours et les hommes furent forcés d'en bloquer toutes les issues pour laisser le feu mourir de lui-même. Malgré les efforts de la garnison, des paquets de fumée noire s'élevèrent dans le ciel, signalant à l'ennemi que quelque chose ne tournait pas rond dans la place. Celui-ci comprit très vite, se réveilla et leur expédia 200 obus. Les hommes ne procédèrent au décompte des victimes qu'en fin de journée : 10 étaient probablement morts sur le coup et 41 souffraient de blessures et de brûlures plus ou moins graves.

Cet accident paralysait une grande partie du fort. Toute la zone qui entourait la soute dévastée restait close. Les casemates inférieures contenaient un air brûlant et la troupe dut évacuer celles qui lui servaient de quartiers à l'étage supérieur. Vers midi, l'incendie avait dévoré tout ce qu'il pouvait consommer sur le flanc gauche du fort. Des chutes de sable provenant des étages épargnèrent toutefois certains de ses éléments. L'intensité du feu avait été telle qu'à la tombée de la nuit on ne pouvait toujours s'approcher ni d'une partie des casemates basses ni de la porte d'entrée. Le ravitaillement venant de Charleston dut être hissé jusqu'au second tiers supérieur du fort. Durant les jours suivants, les casemates et les couloirs incendiés se refroidirent progressivement mais les hommes attendirent jusqu'au 18 décembre pour pénétrer dans

les décombres.

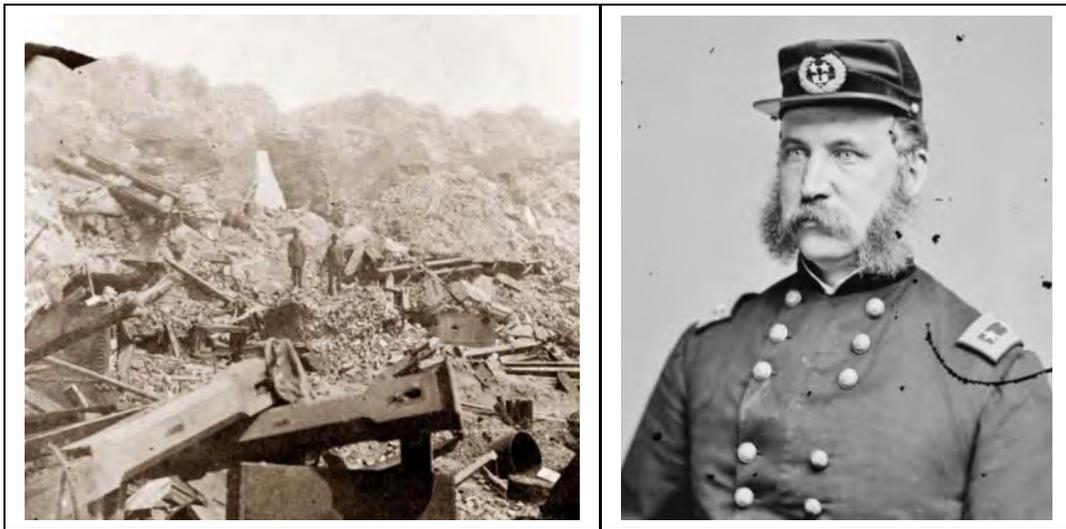
Le calme dont jouit Charleston s'intensifie encore lorsque la campagne de Grant en Virginie bat le rappel de tous les contingents disponibles. Gillmore et 18.000 hommes évacuent alors leurs positions devant Charleston pour se rendre à Fort Monroe (Virginie). La ville sudiste respire d'autant mieux que les cuirassés que réclame Dahlgren ne lui parviendront jamais, Grant en a trop besoin sur le fleuve James. Sumter tire donc parti de cette accalmie pour sortir de ses cendres. Petit à petit, les lieux se déblaient et retrouvent un profil militaire. La troupe et la main d'œuvre noire dégagent son terrain de parade, entassent des masses de gabions sur ses murs intérieurs pour empêcher leurs débris de se répandre partout et restaurent leurs casemates pour y loger des canons supplémentaires. Les hommes creusent même une galerie souterraine de plus de 80 m de long qui relie leurs quartiers à leurs deux batteries. Entre-temps, le capitaine John C. Mitchell avait repris le commandement du poste.

Au début de l'été 1864, de nouveaux nuages s'amoncellent au-dessus de la baie tant convoitée. Le général John G. Foster a succédé à Gillmore. Comme les nouveaux balais sont censés mieux balayer que les précédents, Foster cogite contre Sumter une opération décisive qu'il veut doter de moyens aussi nouveaux qu'exceptionnels. En l'occurrence, il s'agit de recourir à des steamers de faible tirant d'eau et en nombre suffisant pour contenir mille hommes dotés d'échelles d'assaut et de tours pour leurs tireurs d'élite. Une telle imagination n'impressionne guère son département de la Guerre. Le 7 juillet 1864, il entame une manœuvre préliminaire que tous ses prédécesseurs ont entreprise avant lui : le bombardement quotidien du fort. Ce nouveau pilonnage (350 obus par jour) ne produit évidemment aucun effet. Considérant la nature des décombres, le travail nocturne effectué par sa garnison et les milliers de sacs de sable qui transitent chaque nuit entre Charleston et Sumter, l'amiral Dahlgren admet que la place était « *quasiment imprenable.* »

En août, le général Foster doit se rendre à l'évidence. Ses munitions s'épuisent, il n'en reçoit plus de nouvelles et il n'est pas plus avancé que lors de sa prise de commandement. Sa tentative d'ébranler le fort en lui expédiant des barges remplies de tonneaux de poudre avec une mise à feu, échoue lamentablement. Les projets rocambolesques de Foster, sa surconsommation d'obus et ses requêtes incessantes excèdent son haut commandement qui lui ordonne de rester sur la défensive. Une partie de ses munitions et quatre de ses régiments prennent le chemin de la Virginie pour renforcer l'armée de Grant aux prises avec celle de R.E. Lee devant Richmond.

Le 4 septembre, un calme soudain surprend la baie de Charleston. Le bombardement sur Sumter avait cessé. Il durait depuis le 7 juillet, sans interruption. En 61 jours, 14 666 obus l'avaient touché, n'y tuant que 16 hommes et n'en blessant que 65. Le 20 juillet 1864, le capitaine Thomas A. Huguenin remplace le capitaine Mitchell, mortellement blessé par un projectile ennemi. Le pire était fait. Après septembre 1864, la présence yankee ne se manifeste plus que sporadiquement.

Sous la pression des colonnes du général William T. Sherman, qui émergeaient de leur « Marche à la Mer », le haut commandement confédéré ordonne l'évacuation de Charleston le 17 février 1865. L'armée rebelle en retraite entraîne dans ses rangs les derniers défenseurs de Fort Sumter. Le lendemain, à 9 heures du matin, un détachement fédéral hissait à nouveau les couleurs de l'Union sur les ruines de ce qui avait été le détonateur du grand schisme américain. Le 14 avril suivant, lors d'une cérémonie organisée à cet effet sur ce qui restait du parade ground de Fort Sumter, l'ex-major Anderson, passé entre-temps général, hissait de ses propres mains la bannière qu'il avait mise en berne quatre ans plus tôt, presque jour pour jour. Cette bannière, aussi déchirée que le fut la nation américaine, est toujours exposée dans le musée du fort.



Ruines de Sumter après le départ des Confédérés - John G. Foster, le dernier général fédéral à essayer de prendre le fort. (National Archives)



Cérémonie de réoccupation formelle du fort par le général Anderson en avril 1865. (National Archives)

Charleston et Sumter : une bataille d'artillerie lourde

Depuis le premier bombardement de Fort Sumter par Beauregard jusqu'à la fin de la guerre, l'artillerie lourde mena le débat. En dépit des quelques assauts d'infanterie contre les forts Lamar, Wagner et Sumter, le siège de Charleston se limita à une surenchère entre les deux partis en présence pour savoir qui alignerait les pièces les plus monumentales. Au départ, les deux côtés recourent aux traditionnels canons à âme lisse : principalement des 24, 32 et 42 pounder. En avril 1861, le premier canon rayé apparut dans les forces rebelles : un 10 pounder Blakely qui se révéla trop léger pour endommager sérieusement un fort tel que Sumter. En revanche, ses services à l'intérieur du fort démontrèrent que l'avenir appartenait désormais à ce type de canon. Le général Beauregard le comprit immédiatement mais, comme la Confédération se trouvait dans l'incapacité de produire ce modèle de canon en un nombre suffisant d'exemplaires, il recourut à l'ingéniosité locale. Sur sa demande, une fonderie sud-carolinienne réussit à rayer correctement leur tube et à renforcer les 24, 32 et 42 pounders en coulant une

bande de fer supplémentaire sur leur culasse pour la renforcer. Cette méthode transformait un canon à âme lisse en une pièce rayée et elle doublait le poids de sa munition en lui donnant une forme plus allongée que sphérique.

La Confédération produisit quelques bons canons rayés. Le fameux Brooke en est un, mais elle s'en procura aussi à l'étranger, notamment deux puissants Blakely pour les défenses côtières de Charleston. Ces deux pièces appartenaient à la classe des 600 pounders et tiraient un obus de 33 cm de diamètre. Il semble que malgré leurs potentielles performances, elles ne rendirent aucun service spécifique. Les autres grosses pièces de l'ordonnance confédérée qui prirent part au siège de Charleston consistaient principalement en Columbiads de 8 et 10 pouces et en deux Dahlgrens rayés de 11 pouces. Il fallut rayer l'âme lisse des Columbiads et renforcer leur culasse par des bandes de fer pour qu'ils puissent tirer des obus capables d'endommager les cuirassés fédéraux. Les deux Dahlgrens de Charleston provenaient du cuirassé *USS Keokuk* que les confédérés avaient coulé et dont ils avaient récupéré l'armement.

Au début du conflit, l'artillerie fédérale ne valait guère mieux que celle des Rebelles, compte tenu des pièces qu'ils avaient capturées dans des forts tenus par l'armée régulière américaine. L'industrie lourde nordiste trouva dans ce conflit un créneau inespéré et elle produisit des canons de qualité avec une énergie identique à celle qui, plus tard, engendra le lancement des *Liberty Ships* en série. La pièce maîtresse de l'ordonnance fédérale était le Parrott. Une bande en fer forgé renforçait la culasse de son canon rayé en fonte. Le Nord l'usina dans divers calibres dont les plus larges étaient les 100, 200 et 300 pounders tirant des obus cylindriques. Entre le 21 juillet et le 20 août 1863, Gillmore déploya sur Morris Island 9 batteries composées principalement de 100 et 200 pounder Parrotts.

- ◆ Batterie Strong : un 300 pounder Parrott, qui explosa au cours du siège.
- ◆ Batterie Stevens : deux 100 pounders Parrott.
- ◆ Batterie Reno : un 200 pounder et deux 100 pounders Parrott.
- ◆ Batterie Hays : un 200 pounder Parrott.
- ◆ Batterie Kirby : deux mortiers côtiers de 10 pouces.
- ◆ Batteries Meade et Rosecrans : deux 100 pounders Parrott chacune.
- ◆ Batterie Brown : deux 200 pounders Parrott.
- ◆ Batterie navale : deux 200 pounders Parrott et deux 80 pounders Whitworth.



200 pounder Parrott au siège de Charleston. (National Archives) - Obus du Parrott avec sa fusée Schenkl.
<http://bulletandshell.com>



100 pounder Parrott, siège de Charleston. (National Archives)



80 pounder Whitworth de la marine, siège de Charleston. (National Archives)

D'autres batteries alignaient des canons plus légers qui ne participèrent qu'au pilonnage de Fort Wagner. L'érection de ces pièces s'avéra difficile parce qu'elles se trouvaient à portée des canons ennemis et que la majorité d'entre elles reposait sur du sable, un élément versatile en termes de stabilité. En plus de l'armée adverse, Charleston devait également compter avec l'artillerie embarquée. La flotte fédérale utilisait des Parrotts de 10, 20 et 30 pounder quoique durant le siège de Charleston elle se servit surtout de ses Dahlgrens à âme lisse de 11 et 15 pouces. Le cuirassé *USS New Ironsides*, dont il est question dans ce texte, montait 14 Dahlgrens de 11 pouces. En mer, les Dahlgrens à âme lisse suffisaient, compte tenu des mouvements du navire, qui auraient de toute façon altéré la précision des Parrotts. Si l'ordonnance de gros calibre causa de terribles dégâts dans les fortifications en briques, elle se révéla inefficace contre les bastions en terre. Dans l'ensemble et l'histoire de la résistance de Sumter le prouve, la grosse artillerie eut un effet plus psychologique que matériel. En effet la disproportion est incroyable entre le nombre de projectiles tirés sur Sumter et le petit nombre d'hommes tués et blessés.